

2002 NEUCHÂTEL - 15 décembre 1969

N° 12 - 1 fr. 10

Soixante-huitième année

Paraît le 15 de chaque mois

Abonnement annuel : 12 fr. 50

LES BONNES LECTURES

DE LA SUISSE ROMANDE

Publication pour la Jeunesse et la Famille



LA NUIT DE NOËL DE JEAN PRÉCIS

NOUVELLE INÉDITE DE G.-A. MAIRE



LA NUIT DE NOËL DE JEAN PRÉCIS

NOUVELLE INÉDITE DE G.-A. MAIRE

Jean Précis sortit du bureau de son patron, dissimulant le plus possible l'immense joie dont il était rempli. Ne venait-il pas de voir un de ses plus chers désirs se réaliser ? Il allait enfin devenir « fondé de pouvoir » dans cette estimable maison où il avait été apprenti, à laquelle il était très attaché car il avait contribué à son développement et présidé à sa modernisation.

Jean Précis avait toujours été un « bourreau de travail », d'une conscience exemplaire et d'une attention tellement soutenue qu'il avait la réputation de ne jamais se tromper et de ne rien oublier. La seule chose qu'on aurait pu lui reprocher, c'est qu'il était conscient de sa valeur; mais comme il ne ménageait ni son temps ni sa peine et qu'il n'exigeait pas des autres ce qu'il faisait lui-même, on le lui pardonnait volontiers. Chacun avait pour lui la plus franche admiration et se réjouissait de son élévation.

Ravi, Jean Précis rangea son bureau personnel, jeta un regard circulaire pour voir si tout était en ordre, puis se dirigea vers le petit vestiaire où son pardessus était soigneusement disposé sur un cintre; il posa son feutre mou

sur un crâne, hélas, déjà un peu dégarni et, d'un pas rapide, descendit l'escalier. Bientôt il se trouva dans la rue, n'eut pas à attendre le trolleybus dans lequel il monta un peu plus tôt que d'habitude. Il salua familièrement le contrôleur sans montrer sa carte — il était si connu — et se tint debout, jetant quelques regards distraits sur le paysage familier. Il descendit à la place Pury et remonta à pied la rue du Seyon.

Habituellement, Précis ne regardait pas les vitrines, il avait bien d'autres centres d'intérêt ! Mais ce jour-là, il stoppa quelques instants devant le magasin d'appareils électriques en se disant qu'il faudrait bientôt y pénétrer pour y choisir un lustre ou deux, une cuisinière ad'hoc, une armoire frigorifique... Il ne lésinerait pas sur le prix, il prendrait des articles de bonne qualité. Quand on se marie, il faut faire les choses bien ! Et notre fondé de pouvoir professe un souverain mépris à l'égard des magasins qui affichent des prix « discount ». Il sourit, toujours satisfait et tout heureux de porter l'heureuse nouvelle à celle qu'il a choisie pour sa future épouse.

« Cette fois, se dit-il, c'est décidé : je me fiance à Noël et, ensuite, cela n'ira pas long avant que sonnent les cloches du temple ! »

Jean reprit sa marche ; il aurait pu, vu les circonstances particulières, faire un petit détour, passer chez un fleuriste et s'y procurer un joli bouquet, mais il n'y songea même pas. Un homme comme lui ne s'attarde pas à des détails de ce genre...

Foncièrement honnête, juste et jamais méchant, Jean n'est pourtant ni poète ni trop sentimental ; sans y rien voir, il est même un tantinet orgueilleux. Il pense en son for intérieur que la jeune fille qu'il aime doit en somme en être très reconnaissante et très honorée, d'autant plus que maintenant, il peut lui annoncer qu'elle deviendra la femme d'un « fondé de pouvoir » ! Et, n'est-il pas rare qu'un homme de son âge parvienne à cette situation ?

Tout à ses projets, Jean ne remarqua pas qu'ici et là on le saluait ; il continua sa marche, grimpa aussi rapidement que possible les escaliers de l'immobilière, et, sans reprendre son souffle, emboîta la rue des Parcs. Il pénétra dans un immeuble locatif qu'il connaissait bien ; puis, après avoir gravi quelques étages, se trouva devant la porte de l'appartement d'Hélène. Quelle tête elle allait faire ! Elle exulterait de bonheur et la soirée se passerait en projets qu'on pourrait concrétiser bientôt...

Précis ôta son chapeau, lissa ses maigres cheveux, rectifia sa cravate et donna deux petits coups de sonnette. Aussitôt, il entendit une exclamation de surprise et de joie non dissimulée, des pas rapides dans le vestibule et la porte s'ouvrit devant une jeune fille radieuse.

— C'est toi, Jean ! Comme tu es gentil, tu tombes bien ! Je préparais précisément un bon petit souper que je regrettais de manger dans la solitude.

— Oui, c'est moi. Cela t'étonne, n'est-ce pas ?

— Oui et non ! Oui, parce que tu es un homme tellement ordonné et organisé, tellement « précis » que je ne devais pas t'attendre à une heure inhabituelle. Non, car je sais bien que tu m'aimes et que tu ne vas pas manquer l'occasion de me rencontrer. Et, à vrai dire, je t'attendais un peu... Mais entre donc, donne-moi ton pardessus, pose ton chapeau... Tu as l'air un peu énigmatique, je brûle d'apprendre ce que tu es venu me dire.

— J'ai l'air énigmatique ? Moi qui m'efforce d'être naturel ! Vraiment je crois que tu es douée d'un sixième sens, celui de la divination ; à moins que ce ne soit un don réservé aux femmes et refusé aux hommes ?

— Pas tant de philosophie et de considérations ! Tu vas me révéler un peu vite ce qui illumine ton visage.

— Oh ! n'exagère pas. Attends, je vais me regarder dans ton miroir afin d'apercevoir moi aussi ce reflet particulier !

— Ne me fais pas languir ; assieds-toi plutôt, je vais mettre le gaz en veilleuse et je t'écoute !

Précis prit donc place dans le fauteuil et jeta un regard sur le studio meublé avec goût et simplicité. Quelle différence avec sa chambre de célibataire qui ressemble à un bureau froid et sans atmosphère, sans âme...

Mais il n'eut pas le temps de méditer longuement ; Hélène rentrait, ayant enlevé son tablier de cuisine ; elle prit place en face de lui.

— Alors ? fit-elle curieuse.

— Eh bien ma chère, tiens-toi bien. Dès aujourd'hui, je suis nommé fondé de pouvoir. Ça te dit quelque chose ?

— Ah Ah ! Il me semblait bien que tu m'apportais quelque chose de très important, mes félicitations ! Et que je t'embrasse, tu mérites bien ça ! Enfin ton patron

a compris ta valeur ! Enfin il prouve qu'il apprécie ta compétence et ta collaboration. Il y a mis le temps, mais ça vient... Et je pense que la paie sera en rapport avec le titre, ce qui ne gênera rien !

— Naturellement.

— Tu es content hein ?

— Il faut le croire puisque mon visage m'a trahi !

— Et moi donc... Tu parles : Jean Précis, fondé de pouvoir. Tu vas au moins te faire faire sans tarder, des cartes de visite ?

— Petite folle, est-ce qu'on pense à de telles futilités ? Tu sais, si c'est un avancement et un honneur, ce sera aussi de nouvelles responsabilités.

— Je ne vois pas trop lesquelles. N'avais-tu pas déjà les soucis et la peine, sans posséder ni le titre ni la paie ?

— Tu crois ?

— J'en suis convaincue...

Tout en continuant de bavarder sur ce ton, Hélène avait mis le couvert sur une jolie nappe brodée de sa main et l'on s'était mis à table dans un délicieux tête à tête.

— Il me semble que tu ne te laisses manquer de rien, fit Jean malicieux. Un repas pareil pour une seule personne ! Avais-tu pensé à ta ligne ?

— J'espérais que tu viendrais.

— Comment as-tu pu le deviner ?

— J'avais comme une prémonition. Je pensais à toi et j'aurais été déçu si tu n'étais pas venu. Mais voilà, tu es là en chair et en os, je ne me suis donc pas trompée... Et pense un peu comme j'aurais été embarrassée si je n'avais rien eu à t'offrir ? J'en aurais pleuré. Sers-toi bien !

— Je constate que tu as vraiment un sixième sens. Mais tu n'as peut-être pas pressenti que j'avais encore quelque chose à te dire ?

— Quoi ? Encore quelque chose d'important ?

— De très important ! Peut-être plus encore que ma nomination.

— Oh, dis vite !

— Eh bien, je me fiance à Noël.

Hélène pâlit.

— Tu te fiances à Noël ! Et avec qui donc ?

— Avec toi, quelle question ! Que les femmes sont donc compliquées...

— Et tu es disposé à t'épouser ?

— En douterais-tu ?

— Oh non, pas du tout ! Mais tu me fais des émotions, tu as une façon de dire les choses : « Je me fiance à Noël »...

— Et comment donc voudrais-tu que je dise ?

— Je ne sais pas... Par exemple : « Serais-tu d'accord que nous nous fiancions à Noël », ou bien : « Je te propose de fixer nos fiançailles à Noël » ou quelque chose dans ce genre ! Veux-tu encore une goutte de café ?

— Oui merci. Je ne vois pas la différence, explique-toi ; ne serais-tu pas d'accord ?

— Je suis d'accord et je m'en réjouis beaucoup.

— Alors pourquoi faire de longues phrases ? C'est inutile.

— Je sais, je sais, tu es habitué aux formules commerciales, tu vas droit au but et c'est bien. Mais...

— Mais quoi ?

— Mais si tu te fiances, tu ne seras plus seul et tu devras penser à deux. Pour le moment, je suis en principe encore libre de ma personne (pas tout à fait dans la pratique puisque je t'aime à la folie). Mais je voudrais que tu me mettes dans le coup comme ton égale...

— Vraiment je ne comprends pas...

— Je voudrais épouser un mari et pas seulement un « fondé de pouvoir ».

— Tu avais pourtant l'air ravi de ma nomination.

— Je le suis toujours, mais il y aura une différence entre l'usine, le bureau, et la « maison ». Là-bas tu prends tes décisions et tu les prendras de plus en plus seul, tu manieras de gros capitaux, tu commanderas à un nombreux personnel, tu pourras le plus souvent dire « je ». Et moi, je te le dis tout de suite, je désire qu'au foyer tu dises « nous », je serai ta femme et pas ta subordonnée. C'est pourquoi ton expression « Je me fiance à Noël », tu peux l'utiliser quand tu parles à tes amis, mais pas quand tu t'adresses à l'élue... Comprends-tu ? Je voudrais aussi que chez nous il y ait un brin de folie, un brin seulement, un petit peu d'imprévu poétique, une surprise comme tu m'as fait ce soir en venant sans avertir...

— De la folie ? Tu n'y penses pas, je te croyais plus mûre que cela.

— J'ai dit un brin, j'aurais peut-être dû dire de poésie. Je te vois par exemple rentrer un soir très gentiment et poser un petit cadeau sur la table.

— Tu crois que j'en suis capable ?

— Mais oui ! Moi, intriguée, je défais à la hâte, peut-être même que je coupe la ficelle, et je découvre un livre de comptabilité de ménage.

— Que vois-tu là d'extraordinaire ?

— De la part de quelqu'un d'autre, un manque de confiance. Mais de la part de Jean Précis, quelque chose de tout naturel. Et pourtant, dans mon for intérieur, je suis un peu déçue.

— Je ne vois pas...

— Alors moi je ne dis rien et, quand tu m'apportes l'argent du ménage, je note sur la page *Recettes* : « Reçu de Jean le... la somme de... »

— Très bien, tu es tout à fait à la hauteur.

— Donc, au bout du mois, tu me demandes à voir le livre et tu vas passer ta soirée à refaire les additions, à établir un compte de profits et pertes... Mais quand tu ouvres le fameux livre, tu trouves au chapitre des dépenses ce que la femme du taupier des Bayards avait écrit sur le sien.

— Et qu'avait-elle noté ta taupière ?

— Elle avait mis : « Tout dépensé »...

— Tu n'es pas sérieuse.

— Si, je suis très sérieuse au contraire, et je te dis d'emblée que je ferai mon budget, que je serai économe, que toute dépense qui sortira de l'ordinaire j'aurai du plaisir à en discuter avec toi, mais je ne veux rien d'une fiduciaire.

— Et si tu fais une erreur dans ta comptabilité ?

— Bien quoi, ce ne sera pas une catastrophe, car elle ne saurait être importante. Et dis-moi qui, dans ce monde, ne fait pas d'erreurs ?

— Moi...

— Oui je sais ! Et c'est cela qui me fait peur, tu es un comptable comme il n'y en a pas deux ; quand tu vérifies un compte, les erreurs te sautent contre, alors que d'autres passent des heures à les chercher ; ton patron a en toi l'homme de la situation et j'en suis fière crois-le ; mais tu commets aussi des erreurs comme tout le monde. Des erreurs que tu ignores et que personne ne te reproche, qui n'ont aucune importance dans le monde des affaires, mais qui pourraient faire souffrir ta femme...

— Quel genre d'erreurs, s'il te plaît ? Peux-tu préciser, c'est important ce me semble ?

— Eh bien, des erreurs psychologiques...

— Des erreurs psychologiques, qu'est-ce que c'est que ça ?

— Dans ton cas, c'est dû à une déformation professionnelle, tu as beaucoup lutté pour exister d'abord, pour arriver ensuite. Tes hautes études en comptabilité ont fait de Jean Précis un « sur-précis ». C'est très beau, mais c'est un peu froid.

— Ah, je tombe de haut ! Moi qui me donne une peine extrême pour être juste, honnête et dévoué et mériter le nom que je porte.

— Ce que je ne conteste pas, mon cher, et que j'apprécie plus que quiconque. Et c'est quelque chose pour une femme d'avoir une confiance absolue en son mari, j'ajoute même que c'est trop rare et ce sera un honneur pour moi de porter ton nom...

— Ah Ah ! tu y reviens, tu changes de ton !

— Si tu pouvais être plus humain et plus chrétien, non pas dans ta conscience, mais dans la pratique. Tiens, si je n'entendais dire une fois : « Je regrette, je me suis trompé », il me semble que tu serais parfait...

— Oh là là ! C'est le rebours du bon sens : maintenant il faut se tromper pour être parfait, je n'y comprends plus rien !

— Tu ne comprends pas ! Fais donc un effort pour suivre ma pensée. Je ne dis pas qu'il faut que tu te trompes ou que tu fasses des erreurs, je voudrais que tu reconnaisSES celles, d'ailleurs mineures, que tu peux faire et qui pourraient gêner notre bonheur. Ainsi quand tu es venu me dire : « Je me fiance à Noël », tu as commis une erreur psychologique que je te pardonne bien volontiers, car cela m'a donné l'occasion de te dire ce que je pense ; je n'ai pas l'intention d'y revenir puisque, au fond, tu es un homme de cœur et un vrai chrétien. Tout ce que je te demande c'est de t'en souvenir. Car si, avant même que nous soyons fiancés, tu prends déjà les décisions sans me prévenir, que sera-ce après dix ans de vie commune ?

— Pourtant n'est-il pas dit dans la Bible que l'homme est le chef de la femme ? Et encore que la femme doit être soumise à son mari, et que Sara appelait Abraham « son seigneur »...

— Bien sûr, et je suis d'accord. Mais il est dit aussi des choses bien profondes. Par exemple que le mari aime sa femme comme Christ a aimé l'Eglise ! Et, dès le début de la Genèse, quand le mariage a été institué, il est écrit que la femme est une aide « semblable à l'homme »... Est-ce que tu saisis ?

— Serais-tu féministe ? Je ne m'en étais jamais aperçu.

— Pas dans le mauvais sens du terme en tout cas. Mais ce qui est certain, c'est que je suis une femme, et que je sens des choses que tu n'as même pas l'air de soupçonner. Ce qui fait que, si tu le veux bien, je serai vraiment ton « aide », ton complément, et que tu seras plus complet en étant marié qu'en restant célibataire. Je dois pouvoir t'aider moralement, spirituellement et même matériellement jusque dans ton usine. A côté de cela, je prendrai un soin tout particulier de ta personne, de tes vêtements, et j'espère encore être la mère de tes enfants...

— Tout cela est assez nouveau, il faudra que j'y pense sérieusement. Jamais personne ne m'a parlé comme tu viens de le faire. Le pire c'est que je n'y vois pas très clair pour l'instant. Je pressens qu'il y a là quelque chose que je ne « pige » pas encore. Donc, si tu es d'accord ma chérie, nous nous fiancerons le soir de Noël, puisque la veille tu as ta soirée avec tes pupillettes où les messieurs ne sont pas admis. Mais ne compte pas trop que d'ici-là, je vienne te dire : « Ma chère je me suis

trompé». Toutefois si je me trompe, je te promets de te l'avouer franchement, pourtant je continuerai à veiller afin de ne pas commettre d'erreurs.

— Tu as bien raison ! Donc c'est d'accord, le soir de Noël nous échangerons nos anneaux.

— Et si tu es d'accord, la noce sera pour le printemps.

— Voilà qui est bien parlé, je crois que tu as mieux compris que tu ne le crois !

Là-dessus, Jean Précis embrassa sa bien-aimée et s'en fut tout songeur.

« ... Pour une soirée amoureuse, j'ai été servi se dit-il. Certes, je n'avais pas prévu un entretien de cette nature... Quelle journée ! Que d'événements et que de choses à penser. »

Rentré chez lui, il eut beaucoup de peine à s'endormir ; tantôt il reconnaissait le bien-fondé des remarques d'Hélène ; puis, quelques instants plus tard, il se révoltait contre ce qu'il estimait être une injustice ou une exagération et une méconnaissance de ses brillantes qualités. Toutefois le cœur fut plus fort que l'orgueil, il finit par saisir le vrai sens et le vrai but des remarques d'Hélène ; il pria avec ferveur et finit par sombrer dans le sommeil.

De son côté, la fiancée fit son examen de conscience. Tout d'abord, elle craignit d'avoir été un peu brusque et d'avoir bien involontairement blessé cet homme remarquable qui lui demandait d'unir sa vie à la sienne. Puis elle se dit que l'explication devait venir un jour, et qu'il valait mieux qu'elle ait eu lieu tout de suite, et après une grande joie, que plus tard dans des conditions moins favorables, car elle ne voulait rien d'un bonheur approximatif. Elle aussi pria de tout son cœur, et nous venons de voir que sa prière était exaucée.

* * *

Le lendemain matin, Précis fut reçu par des félicitations qui fusaient de toutes parts. Au vestiaire déjà, dans les ateliers ensuite et au bureau, tout le monde était content de l'avoir pour chef. Il accueillit ces manifestations avec beaucoup d'humilité ; de toutes façons, il n'était jamais fat ; mais il restait marqué par la conversation du soir précédent et les résolutions qui avaient suivi. Si bien qu'il resta ce qu'il était auparavant ; et là où d'autres se seraient montés le cou, il n'allongea pas le sien.

Vers le milieu de la matinée, un coup de téléphone du grand patron lui rappelait que la « Maison » avait inséré une annonce pour trouver une employée de bureau, éventuellement une apprentie intelligente, et qu'il lui appartenait maintenant de choisir entre les candidates qui se présenteraient dans la matinée... Ayant consulté le dossier le nouveau fondé de pouvoir constata que la première était convoquée pour dix heures, une autre devrait venir à dix heures trente et une troisième à onze heures.

« Il s'agira de se montrer psychologue et humain », se dit Jean, mais en prononçant mentalement ces mots, il se souvint qu'il avait dit le soir précédent ne pas savoir en quoi consiste la psychologie. « Chère Hélène, si tu pouvais m'aider avec ton sixième sens, je suis sûr que j'y verrais clair tout de suite... Et il s'agit de ne pas me tromper dans ce domaine non plus ; sans ça gare !... Hum, ce ne sera pas facile ! »

Il se rendit alors dans le petit bureau qui servait de salle d'attente, y déposa quelques journaux soigneusement choisis, releva l'angle d'un tapis, et mit un tableau légè-

rement de biais ; cela n'avait pas très bonne façon et ne parlait pas en faveur de la maison, mais tant pis.

La première candidate ne se présenta que vers 10 heures dix. Très moderne, habillée avec grand chic et très sûre d'elle-même. Elle fut introduite et invitée à prendre place dans le petit bureau. Regardant autour d'elle, elle fit une petite moue dédaigneuse puis se mit à polir ses ongles qui, au vrai, n'en avaient pas du tout besoin. Elle s'impatienta pendant cinq bonnes minutes, puis fut conduite chez Précis.

Lui était sorti par un autre couloir pour voir les lieux. Il rentra, salua, pria la candidate de s'asseoir, et aussitôt elle se présenta d'un air assez prétentieux.

— J'ai, dit-elle, les meilleurs certificats, je suis sortie de l'école de commerce parmi les premières, et j'ose croire que je ferai entièrement votre affaire.

En effet ses livrets scolaires étaient bons, ses prétentions de salaire ne leur cédaient en rien. Précis lui demanda de bien vouloir épeler chrysanthème, liturgie et rastaquouère. Elle en fut surprise et se permit de dire que ces mots n'avaient pas grand-chose à voir avec la situation ; elle s'enhardit tout de même et épela : « c-h-r-y-s-a-n-t-è-m-e, l-i-t-h-u-r-g-i-e » ; quant à rastaquouère, elle renonça d'emblée. Il lui demanda aussi si elle avait lu quelque chose à la salle d'attente et si sa montre était bien réglée...

— Je vous remercie, mademoiselle, mais je crois que vous n'êtes pas la personne que nous cherchons, les tests n'ont pas été positifs.

— Quels tests ?

— Ceux auxquels je vous ai soumis.

— Oh ! parce que je ne sais pas épeler rasta... rasta..., rasta quoi ?

— Ceci n'est qu'un détail, mais si vous voulez savoir je vous dirai simplement que vous aviez dix minutes de retard, ce qui peut arriver ; mais vous n'avez pas songé à présenter des excuses, ce qui est plus grave. Vous n'avez pas cherché à utiliser votre temps d'attente à quelque chose de valable. Non, vous n'êtes pas la collaboratrice que nous cherchons.

Un peu pincée, la donzelle se leva et salua froidement. Dans le corridor, elle rencontra deux ouvrières qu'elle fit mine de ne pas remarquer et qui murmurèrent :

— Quelle pimbèche celle-là ; espérons que monsieur Jean ne l'a pas embauchée.

— Penses-tu, fit l'autre, il ne se trompe jamais...

A dix heures trente, un bref coup de téléphone prévenait que la candidate numéro deux ne pourrait venir que l'après-midi, car elle avait manqué le train. Elle n'avait pas remarqué que le train qu'elle voulait prendre ne circulait que le dimanche et les jours de fêtes. Cela ne parlait pas en sa faveur, une future employée de la « Maison » aurait dû, semble-t-il savoir consulter un horaire...

A onze heures moins dix, on annonça la troisième candidate. Elle aussi fut introduite dans la petite salle d'attente dûment préparée.

Qu'elle avait l'air pauvrete dans ses vêtements propres et défraîchis ; mais ses yeux intelligents parlaient pour elle. En pénétrant dans le petit bureau elle remarqua tout de suite le tapis relevé et le mit en place de la pointe du pied, puis voyant que le tableau était un peu de guingois, elle le remit d'aplomb, presque sans y penser. Puis elle s'assit et, immédiatement, s'intéressa à une revue qu'elle ne connaissait pas et s'y plongea, jusqu'au moment où l'on vint la chercher. Alors elle la déposa soigneusement sur les autres et sortit. Naturellement, Précis put constater les faits et était déjà favorablement

impressionné avant de l'avoir vue. Evidemment, la candidate faisait un contraste absolu avec la précédente, mais Précis ne voulait pas engager quelqu'un par pitié; il se montra un peu plus sévère qu'il ne l'avait pensé. Cependant, elle était arrivée avant l'heure, avait ouvert l'œil et semblait s'être occupée utilement; jusque-là, les tests étaient favorables, mais les pauvres vêtements de la jeune fille ne la favorisaient guère; on dit bien que l'habit ne fait pas le moine, mais, tout de même, Précis tenait à avoir des employées qui fassent honneur à la maison.

— Alors, mademoiselle...

— Violette Wadelavant.

— Alors mademoiselle Wadelavant, vous désirez entrer dans notre maison ?

— Oui monsieur, comme apprentie.

— Vous avez fait des études ?

— J'ai suivi l'école primaire de mon village.

— C'est tout ?

— Oui.

— Avez-vous apporté vos livrets scolaires ?

— Non, mon père dit que l'école et la vie pratique sont deux choses bien différentes, aussi j'ai pensé que c'était inutile, que cela ne pourrait vous intéresser.

— Votre père a des idées qui ne sont pas fausses. Cependant un livret scolaire est tout de même un témoignage qui porte sur un temps assez long... Que savez-vous faire ?

— Rien, mais je désire apprendre et apprendre à votre façon afin de vous satisfaire, et j'y mettrai toute mon énergie.

— Qu'avez-vous fait depuis que vous avez quitté l'école ?

— J'ai fait le ménage et soigné ma mère fatiguée. Elle va mieux maintenant.

— Pourriez-vous épeler chrysanthème, liturgie et rastaquouère ?

— C-h-r-y-s-a-n-t-h-è-m-e, l-i-t-u-r-g-i-e. Quant à rastaquouère, je peux vous dire que c'est la première fois que je l'entends, mais je serai heureuse d'en apprendre non seulement l'orthographe, mais aussi la signification.

— Qu'avez-vous lu dans la salle d'attente ?

— Oh, monsieur j'ai trouvé une revue que je ne connaissais pas et qui m'a fort intéressée ! Je voulais justement vous demander de me la prêter que je puisse finir l'article commencé, il s'agissait de renseignements économiques, j'y ai lu des choses toutes nouvelles et je n'ai pas tout compris...

— Eh bien, mademoiselle Violette Wadelavant, nous allons étudier votre candidature. Une autre personne doit se présenter encore cet après-midi, revenez vers les cinq heures et je vous donnerai réponse.

— Merci monsieur, au revoir monsieur.

Au vestibule, elle rencontra les deux ouvrières placées là tout exprès; elle les salua d'un gentil bonjour, ce qui leur fit dire

— Au moins celle-ci a l'air d'être des nôtres; pour une fille de bureau, elle ne serait pas fièronne.

La troisième prétendante, celle qui avait manqué le train, arriva au milieu de l'après-midi. Le salon de réception avec son tapis relevé et son tableau de coin l'attendait. Elle ne vit ni l'un ni l'autre, elle ne regarda pas autour d'elle et se plongea tout de suite dans les revues.

Quand elle fut introduite, Jean la jaugea d'un œil qui commençait à être exercé. Elle ne ressemblait en rien aux deux autres, elle était bien vêtue sans aucun artifice en tout cas, mais sans originalité. Elle ne paraissait pas stupide, mais pas non plus bien intelligente, ni instruite

ni ignorante; elle savait épeler chrysanthème mais mit un h à liturgie, elle parut épouvantée par rastaquouère...

— Qu'avez-vous lu dans la salle d'attente ?

— Les annonces matrimoniales de « Bouquet ».

— Et les mots pour rire ?

— Non, pas même...

— Vous pensez donc vous marier ?

— Si je le pouvais...

— Eh bien, je souhaite que vous le puissiez mademoiselle, mais je ne crois pas que vous êtes la personne que nous cherchons.

— Peut-être bien que non...

Et elle sortit comme une ombre. Les deux ouvrières pensèrent tout haut :

— Elle est un peu cinglée celle-là, mais jamais monsieur Jean n'engagera une fille pareille...

Elles ne surent jamais si elle avait salué ou pas.

Seul dans son bureau, les pieds dans le tiroir, Jean pensait : « Il n'y a pas à hésiter, c'est la petite qui est la meilleure. Si elle est décidée à apprendre, cela vaut mieux que l'autre qui croit tout savoir, mais ne sait pas mettre les « h » à la bonne place... Je crois qu'Hélène n'hésiterait pas, elle se laisserait en plus influencer par l'air malingre de la petite. Allons-y, je ne risque pas grand-chose. » Il écrivit sur un morceau de papier : « Nous engageons M^{lle} Violette Wadelavant, dites-lui qu'elle peut commencer aussitôt que possible ».

* * *

Le lendemain à huit heures, elle était là. Elle fut confiée à une vieille employée très routinée qui fut chargée de lui inculquer les premiers éléments d'un travail de bureau, étant bien entendu que la « petite » ne savait rien faire.

On lui fit visiter les ateliers et on la chargea des commissions; elle devait aussi aller à la poste et, de ce fait, se trouva un peu au service de tout le monde.

Habituellement ceux qui remplissent cet office en profitent pour n'être nulle part; avec Violette ce fut différent. Elle avait l'œil ouvert et comprit que des commissions précises et rapides avaient une grande importance. Les ouvriers l'apprécièrent très vite et ne lui jouèrent pas les mauvais tours qu'ils se plaisent à faire aux nouveaux. Quand ils apprirent son nom, ils eurent vite fait de la surnommer VW et de l'appeler ainsi. La petite ne s'en formalisa pas, elle vit bien que cela n'était pas méchant, mais en somme un certificat de célébrité. En effet, jamais personne n'avait mis si peu de temps pour aller chercher le courrier; et comme on lui demandait pourquoi elle se dépêchait tellement, elle répondait :

— Vous croyez que je suis payée pour ne rien faire ?

Pourtant il fallait aussi apprendre. La vieille employée n'était pas méchante, mais tout lui était si familier qu'elle se montra assez mauvaise institutrice.

— Alors VW, vous avez dit à M. Précis que vous ne saviez rien faire, ce n'est pas tout à fait juste : vous savez courir et ce n'est pas mal, vous avez de la mémoire c'est un don précieux. Je pense que vous savez aussi les lettres de l'alphabet ?

— Peut-être...

— Alors triez-moi ce tas de papperasse par ordre alphabétique, faites-le bien, prenez votre temps.

Et VW se mit au travail, elle eut fini en un temps

record et put filer à la poste; mais quand elle fut de retour, elle fut accueillie assez rudement :

— Quel travail vous m'avez fait là ? Ne vous avais-je pas demandé de trier ça par ordre alphabétique ?

— Eh bien, n'est-ce pas ce que j'ai fait ?

— Petite ignorante, on ne s'y retrouvera jamais !

Violette était sur le point de pleurer. Justement, Précis passait par là.

— Alors, dit-il, ça ne va pas avec notre petite VW ?

— Regardez-moi ça, a-t-on l'idée de faire un pareil travail ? Où irons-nous à ce train-là !

Jean vit tout de suite ce qui clochait. Il dit :

— Mademoiselle Cécile, je vous avais demandé d'instruire cette jeune personne qui ne demande rien d'autre. Vous lui avez confié un travail sans la mettre au courant. Mademoiselle Wadelavant, venez avec moi.

Arrivé chez lui suivi de l'apprentie, Jean attrapa un annuaire des téléphones.

— Vous avez ici le plus magnifique exemple d'un classement alphabétique. Voyez un peu... je l'ouvre au hasard et que voit-on ? Allons, lisez à haute voix, ici les noms de localités :

— Aarau, Aarberg, Aarburg...

— Bien, et ici.

— Rain, Raisse, Rellingen, Ramersberg...

— Bien ! Maintenant remarquez que Aarberg vient après Aarau. Les trois premières lettres sont semblables, mais cela change à la quatrième : dans Aarau la quatrième est un « a » tandis que dans Aarberg c'est un « b », par conséquent c'est cette quatrième lettre qui fait que Aarberg vient après Aarau... Vous avez trié des factures et vous avez mis tous les « a » ensemble, c'est un commencement. Mais il aurait fallu mettre d'abord Amez, puis André, ensuite Apothéloz, car ici c'était la seconde lettre qui comptait.

— Ah, je comprends ! J'aurais dû trouver cela toute seule, je vais demander pardon à M^{lle} Cécile... comme elle aura besoin de patience avec moi ! Merci, monsieur, vous êtes si bon.

Et Violette se hâta de refaire son travail en se disant : « Comme je suis contente, j'ai appris quelque chose aujourd'hui, mais il faut que j'observe mieux à l'avenir ».

Mais pendant la leçon, M^{lle} Cécile essaya de se plaindre au caissier :

— Il faut tout leur apprendre à ces jeunettes, et c'est le fondé de pouvoir qui s'y met. On aura tout vu !

— Si vous aviez pris la peine de l'instruire vous-même, M. Jean n'aurait pas eu besoin de s'y mettre; elle est sympath, cette gamine.

— Oh, si vous tenez pour elle...

— Tenez-vous bien, M^{lle} Cécile, d'ici peu elle vous damera le pion !

— Il ferait beau voir !

— Vous verrez...

— On verra ce qu'on verra !

— Mais moi je vous dis que M. Jean ne se trompe jamais, et s'il a engagé VW, il a bien su ce qu'il faisait; c'est pourquoi à votre place je mettrais la petite de mon côté plutôt que de la brusquer.

* * *

Et le caissier ne se trompait pas, Violette faisait des progrès étonnants, car elle était attentive et observatrice. Avec ses souliers éculés et sa robe rapée, elle ne payait

pas de mine, comme on dit; mais, en attendant, on n'avait jamais encore vu une apprentie de ce calibre dans la maison, pour partir de si bas et faire tant de chemin.

Précis, qui passait par là, entendit le début des réflexions du caissier; il se dit que sa chère Hélène ne partageait pas tout à fait les convictions du digne homme quant à l'impossibilité qu'il aurait de se tromper, mais il partageait l'idée que la petite monterait vite les échelons et arriverait plus haut que celle qui, pour l'instant, était chargée de l'instruire.

Un jour, Violette voulut aider le caissier à confectionner des rouleaux de monnaie, cela lui paraissait facile, mais quand elle s'y mit, ce fut une autre chanson ! Aussi se procura-t-elle des pièces de deux centimes à la poste, et passa-t-elle sa soirée à faire et à refaire des rouleaux si bien que le brave homme fut tout surpris de son habileté quand il lui demanda de l'aider à nouveau. Il ne put s'empêcher de dire à sa collègue :

— Moi, je vous vous dis que cette petite ira loin. M. Jean ne se trompe jamais...

Mais il ne reçut pas de réponse.

C'est un fait certain que Violette Wadelavant savait se faire apprécier. Un crayon venait à tomber, elle se précipitait pour le ramasser, et il n'y avait pas besoin de lui dire de vider les corbeilles à papier. Elle ne rechignait jamais à la besogne. Pourtant M^{lle} Cécile avait de la peine à l'adopter; elle se faisait un malin plaisir de tout noter en sténographie pour obliger la jeune fille à dépendre d'elle...

Inutile de dire que Jean Précis poursuivait sa cour auprès d'Hélène, et si l'on parlait d'amour, on parlait aussi des événements de la vie courante; c'est ainsi que la fiancée offrit de donner des leçons de sténographie à l'apprentie qui désirait vivement vaincre aussi cette science, bien que Précis lui ait fait remarquer qu'avec les dictaphones modernes utilisés dans la maison, cela n'était pas de première importance; il lui avait plutôt conseillé d'apprendre la dactylographie et, à cet effet, il lui avait donné une méthode et prêté une machine. Mais Violette tenait mordicus à la sténo, et c'est ainsi qu'elle entra dans le cercle des amis d'Hélène.. Elle n'y perdit rien, bien au contraire; d'abord elle se mit rapidement à faire des *re, se, fe, pe, te, ne, le, que, me... é, i, ou, u, eu, o, a...* Dès le premier soir, elle pouvait écrire : Paris, sac, scie, sol, sale. Elle se passionnait, découvrant que c'était beaucoup plus facile qu'elle ne l'eût imaginé. Mais Hélène sut la faire parler, et se rendit compte que la pauvre fille trimait dans des conditions financières très dures. Elle apprit aussi beaucoup de choses sur la famille de VW et constata que cette petite était digne d'intérêt.

* * *

On était en novembre. Violette arrivait pour sa leçon de sténo. Elle en était aux abréviations et cela lui permettait de déchiffrer les grimoires de M^{lle} Cécile qui se demandait où et quand cette « bougresse de gosse avait appris la sténo » ?

Le temps était froid et humide et l'apprentie était transie dans ses vêtements trop légers et usés.

— Ma pauvre Violette, lui dit Hélène, vous êtes gelée ! J'ai pensé à vous et voyez ce que je vous ai préparé. Tournant la tête dans la direction indiquée Violette vit sur le divan tout un tas de vêtements. Aussitôt, elle rougit de plaisir.



... Rain, Raisse, Rallingen, Ramersberg...

— Tout ça pour moi ! Oh, mademoiselle, il faut que je vous embrasse.

Et aussitôt elle sautait au cou de sa bienfaitrice. Il y avait un magnifique manteau rouge peu usagé, des bottes à faire rêver et des vêtements de laine.

— Oh, que vous êtes bonne ! Je veux vous le dire, j'avais très froid dans ma chambre hier soir, si bien que je ne pouvais pas taper à la machine. J'ai prié, car cela ne pouvait plus continuer comme ça, et déjà aujourd'hui je suis exaucée et bien au-delà de ce que j'ai demandé, c'est merveilleux !

Et oubliant sa leçon, la jeune fille se mit à essayer toutes ces merveilles. Il faut dire que « la » professeur elle-même n'en attendait pas moins — quand il y a des toilettes, les dames sont attentives !... Et il se trouva que VW avait du « chic », qui l'aurait cru ? Quand elle posa sur sa tête une petite toque de fourrure, elle sut se redresser à faire pâlir de jalousie M^{lle} Cécile... Hélène souriait de bon cœur.

Il fallut tout de même se mettre au travail, mais l'élève regardait ses manches, et caressait son manteau si bien que les signes sténographiques en souffraient et que, ce soir-là, on ne fit pas beaucoup d'avance.

Ceux qui ont pu rencontrer Violette à son retour, ne l'ont certainement pas reconnue ; car elle-même ne se reconnut pas quand elle se vit dans la devanture d'un magasin...

Cependant, après son départ, Hélène avait pris le téléphone et appelé Jean. Après un moment de conversation intime, elle raconta que leur protégée avait froid dans sa chambre et elle se demandait si Jean ne pourrait pas intervenir auprès de la logeuse...

Il était neuf heures et demie, mais le fondé de pouvoir avait l'habitude de mener les affaires rondement. Il n'hésita pas à appeler immédiatement la pension des Hironnelles et c'est la directrice qui vint répondre.

— Bonsoir monsieur ; qu'y a-t-il à votre service à cette heure ?

— Madame, vous avez en chambre une de nos employées, M^{lle} Wadelavant, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur. Voulez-vous que je l'appelle, elle est rentrée tout à l'heure ?

— Non, cela n'est pas nécessaire. Dites-moi, sa chambre est-elle un peu confortable, est-elle chauffée convenablement ?

— Oh, monsieur, avec ce que je lui demande, je ne peux lui offrir aucun luxe ! Elle est dans une soupente avec une Espagnole, mais elle ne s'en plaint pas, que je sache ?

— Non, non, jamais Violette ne se plaindra. Mais elle travaille le soir pour sa formation professionnelle, aussi je vous demande si vous n'auriez pas une autre chambre à lui donner en payant le prix convenable naturellement.

— J'en ai une, une seule, mais c'est la chambre de la reine.

— Qu'est-ce que cela, la chambre de la reine ?

— Eh bien, c'est la meilleure chambre de la maison avec un balcon, elle est en général occupée par une « fille à papa » qui peut payer. Cette chambre est enviée par toutes mes pensionnaires, c'est pourquoi on l'appelle ainsi !

— Seriez-vous d'accord de me louer dès ce soir la chambre de la reine pour M^{lle} Wadelavant ?

— Pourquoi pas ?

— Bien, alors veuillez y introduire la nouvelle reine, elle payera le même prix qu'auparavant et nous vous verserons la différence.

— Entendu, merci monsieur, au revoir monsieur. Je monte au quatrième immédiatement.

Violette était en train d'essayer et de montrer ses toilettes quand on frappa à la porte de la mansarde.

— Mademoiselle Wadelavant, vous devez déménager, il y a une autre chambre pour vous, il paraît que vous devez travailler le soir, et que vous avez besoin de confort...

— Moi ? et où me mettrez-vous ? Il n'y a que la chambre de la reine qui soit libre actuellement.

— Elle est pour vous.

— Pour moi !... Mais qui payera ?

— Vous me payerez ce que vous payez maintenant.

— Ce n'est pas possible ! Et quand sera-ce ?

— Maintenant, tout de suite ! Emballez-moi toutes ces toilettes et descendez.

— Mais...

— Mais quoi ?

— Et ma camarade de chambre. Vais-je la laisser dans cette glacière ?

— Prenez-la, si vous voulez. On descendra son lit, c'est votre affaire du moment que vous vous entendez bien et que votre chambre est toujours bien tenue.

— Oh, merci madame ! Que vous êtes bonne, permettez que je vous embrasse.

— Je ne suis pas si bonne que vous le croyez, ce n'est pas moi qui...

Mais Violette sautait au cou de la bonne dame qui n'en revenait pas et qui finit par dire :

— Ce n'est pas moi qu'il faut remercier.

— Ah, je comprends... Mais merci quand même, car vous avez été d'accord et c'est très gentil à vous.

— On ne résiste pas à M. Précis.

— Oh, je sais, quel homme remarquable. Mais si vous connaissiez sa fiancée ! c'est une sainte.

— Bon, bon, tant mieux...

Et les trois femmes se mirent à déménager. S'il n'y avait pas eu les habits rapportés le soir même et la machine à écrire, il n'y aurait pas eu grand-chose. Plusieurs pensionnaires se demandèrent ce qui se passait quand elles descendirent le lit en faisant pas mal de bruit. Et plus d'une, qui avait désiré la chambre de la reine, se rendit compte que son souhait ne serait pas réalisé. Mais ce fut l'étonnement général quand on apprit qu'elle était louée à la petite de la mansarde qui arborait également un manteau rouge, une toque de fourrure véritable et des bottes d'un chic !...

— Pour sûr, elle a fait un héritage se disait-on.

Violette n'en fut pas plus orgueilleuse pour cela, et les filles qui l'avaient regardée du haut de leur grandeur la recherchaient maintenant ; mais cela ne lui fit pas oublier ses anciennes et fidèles amies, au contraire.

On pourrait penser que les deux jeunes filles perdaient beaucoup de temps dans leur chambre confortable, mais ce serait bien mal connaître VW que de le supposer. Sa camarade ayant voulu la récompenser de sa générosité, Violette en profita pour lui demander des leçons d'espagnol, car elle avait remarqué pas mal de correspondance dans cette langue au bureau et l'embaras que cela causait. Comme elle avait eu à faire avec des enfants de ce pays, elle savait déjà quelques mots, et, puisqu'elle maîtrisait bien maintenant la sténographie, elle pouvait se lancer ailleurs. Aussi travaillait-on dur dans la chambre de la reine !

• • •

L'avant-veille de Noël, Jean Précis reçut un coup de téléphone de son garagiste. Il lui proposait une magnifique occasion, une Renault 16 de première main ayant peu de kilomètres, pour un prix qui semblait raisonnable. Il lui offrait du même coup de reprendre avantageusement sa petite « deux chevaux ». Précis avait déjà laissé entendre qu'il ferait un échange à l'occasion, désirant que sa compagne jouisse d'un peu de confort. Il ne disait pas que, lui, désirait davantage de puissance à sa disposition ! Cette offre venant juste au moment de ses fiançailles le réjouit. Il pensa faire une bonne surprise à Hélène tout en se payant un joli cadeau de Noël et monta dans sa tête tout un scénario : l'après-midi de Noël, il proposerait à sa fiancée un petit tour en voiture, elle accepterait en proposant peut-être d'aller voir quelque personne isolée et, au lieu de la faire monter dans sa vieille Citroën, il l'introduirait dans sa nouvelle acquisition. Il entendait déjà les exclamations qu'elle ne manquerait pas de pousser, ce serait des plus charmant...

La voiture fut essayée comme il convient ; elle se révéla bonne grimpeuse. La montée de Chaumont est un test valable. Elle tenait bien la route, la couleur claire était plaisante et les coussins rouges bien assortis. Le moteur silencieux enchantait le jeune homme. Jean conclut le marché à condition toutefois qu'il puisse prendre livraison le lendemain, donc la veille de Noël.

Le garagiste s'affaira, il força un peu l'allure au Service cantonal des autos pour le transfert des plaques et mit tous les soins possibles au contrôle général, si bien que le lendemain en sortant du travail de bonne heure, Jean put entrer en possession de sa nouvelle voiture. Le temps était couvert, un méchant vent annonçait une prochaine chute de neige. Dans les rues, les passants chargés de paquets se hâtaient, le col de leur manteau relevé. Quand le moteur fut un peu réchauffé, Jean mit en marche le chauffage et bientôt, il n'y avait plus rien de commun entre la température extérieure et celle qui régnait dans la voiture. Le chauffeur se félicitait. « C'est tout de même autre chose, pensait-il tout haut. Et quelles reprises ! C'est fantastique. »

Jean était monté par les Cadolles, il continua par la route de Fenin jusqu'au fond du Val-de-Ruz et revint par les Hauts-Geneveys. Il commençait de neiger, mais avec les essuie-glace et le chauffage, pas de problème, tout allait à merveille. De retour en ville, Précis se souvint qu'il avait de la correspondance à mettre à la boîte ; il alla donc jusqu'à la gare, trouva une place parmi les nombreux véhicules et parqua sans trop de peine, il lui semblait qu'il avait toujours piloté cette voiture. Il neigeait maintenant à gros flocons. Jean sortit et se dirigea vers la boîte aux lettres. Au haut de l'escalier du passage sous-voies, il aperçut Violette qui, elle aussi, était venue apporter du courrier. Naturellement ils échangèrent quelques mots. La jeune fille profita de ce que c'était Noël pour lui dire toute sa reconnaissance et fit des vœux pour ses fiançailles, le félicitant de la charmante fiancée qu'il avait choisie. Comme ils allaient se quitter, Précis fit tout à coup :

— Que faites-vous ce soir, Violette ?

— Oh, rien de particulier, la pension est presque vide et je n'ai pas envie de travailler. Ma compagne de chambre est partie en Espagne, aussi pas moyen de faire la conversation.

— Vous ne voulez pas dire que vous parlez l'espagnol ?

— Non pas encore très bien, mais ça vient petit à petit.

— Alors ça... ! Vous n'avez pas encore dit votre dernier mot, VW. Que va dire M^{lle} Cécile quand vous lui lirez les lettres du Mexique sous le nez ?

— M^{lle} Cécile ne sait rien et je ne veux pas la peiner. D'ailleurs, quand j'aurai fini mon apprentissage, elle prendra sa retraite.

— Ah, première nouvelle ! Qui vous a dit cela ?

— Elle-même.

— Ah bon ! Savez-vous que j'ai acheté une nouvelle voiture ?

— Comment ? Vous vous êtes séparé de votre « Deuche »... ?

— Mais oui, je veux faire une surprise à ma fiancée. Mais, comme elle est occupée ce soir à son arbre de Noël, je vous propose de venir essayer mon acquisition et nous souperons quelque part, ça vous va ?

— Que vous êtes aimable, monsieur Précis, bien sûr que j'accepte ! Où donc est cette merveille ?

— Oh, elle est là quelque part sous la neige, venez.

Et les jeunes gens se dirigèrent vers le parking dans la bourrasque. Jean débarrassa le pare-brise à la main, tandis que Violette s'installait sur les coussins moelleux. En prenant place, Précis poussa une exclamation de surprise :

— Je commence bien ! Voilà que j'avais laissé les clés de contact, c'est impardonnable !

— Oh, vous ne pensiez être absent que quelques instants. C'est moi qui suis la cause de votre stationnement prolongé.

— Bien sûr, mais ce n'est pas un principe et vous savez que j'aime à être précis !

— Et vous m'avez appris à l'être aussi.

— Merci, ma petite. Mais cela me gêne, je ne me reconnais pas, jamais je ne laisse mes clés quand je quitte ma voiture.

— Ne vous chagrinez pas trop, l'exception confirme la règle, dit-on.

Ils démarrèrent tranquillement, descendirent l'avenue de la Gare, observèrent les feux rouges et se dirigèrent vers la R.N. 5. Le moteur tournait gaîment, la température était agréable et les flocons balayés par les essuie-glace étaient emportés par le courant d'air.

— Que M^{lle} Hélène va être bien dans cette voiture ! Je me réjouis pour elle. Oui, vous avez bien fait de changer, monsieur Jean, elle en vaut la peine. Regardez comme nous grimpons ce pont de Boudry, comme nous avons dépassé cette Azam, c'est formidable ! Oui, vous avez bien fait.

Jean souriait, content.

— Vous savez, Violette, avec le temps qu'il fait, je ne pousse pas à fond ; ce serait dangereux et vraiment dommage de cabosser une si jolie voiture.

— Et un si bon fiancé !...

— Et une apprentie de bureau qui parle espagnol !

— Oh, pas encore, pas encore. Et surtout ne dites rien, je vous en supplie ; il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué et il n'est pas encore mort.

L'hôtel des Platanes apparut au tournant avec ses attardées lumières qui clignotaient dans la bourrasque, et sa place de parc à moitié remplie.

— Tiens, nous pourrions nous arrêter ici. Avec le temps qu'il fait, on ne peut guère aller loin, une croisière n'est guère indiquée.

— Comme vous voudrez, je suis votre invitée et je ne connais rien aux restaurants.

— Eh bien, allons-y. Ce sera l'occasion de faire connaissance avec cet établissement et, si l'expérience est positive, j'y amènerai ma fiancée.

Avec prudence, Précis ralentit son allure, vira sur la gauche après avoir laissé passer les véhicules venant en sens inverse et gara sur la place de l'hôtel. Là se trouvait un jeune homme qui indiqua un bon endroit, ouvrit les portières et escorta nos gens jusqu'au restaurant; puis il reprit sa fonction au parking.

Le maître d'hôtel s'approcha, indiqua une table aux jeunes gens, présenta la carte des vins et le menu. La salle était accueillante et convenablement chauffée, les tables décorées de motifs de Noël. Bref, tout marchait à merveille et nos deux solitaires s'apprêtaient à faire un bon repas.

Le chef proposait une sole meunière pour cette veille de Noël, précédée d'une entrée « maison ».

Jean passa la commande et, en attendant, ils regardèrent un peu ce qui se passait, les nouveaux clients qui entraient et, les garçons affairés.

La musique n'était pas trop bruyante, bien choisie elle évoquait la paix de Noël...

Le garçon apporta le pain, puis les entrées; les dîneurs déplient leurs serviettes impeccables de blancheur et, après s'être recueillis, ils purent déguster l'entrée qu'ils trouvèrent excellente... Un petit temps d'arrêt, comme il convient pendant lequel on remplace les assiettes, puis voici devant chacun d'eux une magnifique sole appétissante à souhait.

— Bon appétit, monsieur Jean, fit Violette en saisissant sa fourchette.

Mais à ce moment, la porte s'ouvre et deux gendarmes font leur apparition. Toutes les têtes se tournent de leur côté. Ils sont conduits par le gardien du parc qui les dirige vers la table de nos amis.

— Vous êtes bien le monsieur qui est arrivé avec la Renault 16 ?

— Certainement.

— Alors veuillez me suivre immédiatement avec votre complice. Je regrette de vous déranger, mais il faut s'attendre à des désagréments quand on vole une automobile pour promener sa petite amie...

— Moi ? J'ai volé une auto ? Elle est bonne celle-là ! Moi qui l'ai payée de bon argent à l'agence de Neuchâtel.

— Suivez-moi sans discuter, tant pis pour vos poissons.

Tous les yeux étaient fixés sur le couple, les uns souriaient, d'autres branlaient la tête, d'autres encore murmuraient de façon à être entendus : « Ce n'est pas possible, dans quel monde on vit, et un soir de Noël encore... »

* * *

Bien à regret, Précis et Violette se levèrent, riant un peu jaune, et essayant de garder bonne contenance. Ils mirent sans hâte leurs manteaux sous l'œil soupçonneux des agents et, comme ils allaient sortir, le garçon arriva avec la note, car enfin il fallait bien payer, et avec la bonne main. Et sans autre explication, Précis fut embarqué dans la jeep de la police tandis que Violette était poussée sur le siège arrière de la Renault; chaque gendarme prit un volant.

Le long du parcours, Précis essaya de demander des explications ou d'en donner, mais son chauffeur ne voulait rien entendre. Il ne faisait que répéter :

— Vous vous expliquerez au poste ou devant le juge, moi ça ne m'intéresse pas; je préférerais faire Noël en

famille plutôt que de colleter des clients de votre acabit qui volent des voitures le soir de la Nativité.

— Merci, dit Précis. Soyez au moins poli, car vous pourriez le regretter plus tard.

— Trop poli pour être honnête, murmura l'homme qui resta dès lors muet comme une carpe tout le reste du parcours.

Par moments, Jean souriait de cette aventure bizarre, puis quelques instants après il était saisi de colère. Il se demandait aussi ce que Violette pensait et, quelle tête elle faisait, seule dans la R 16, avec un chauffeur qui ne devait pas être plus intéressant que le sien.

Evidemment la jeune fille essayait de justifier son patron. Il était absolument impensable pour elle qu'il ait pu voler une voiture, mais son gendarme ne voulait rien savoir. Elle regrettait aussi beaucoup la sole qui était en train de se refroidir sur l'assiette. Comme elle n'obtenait, elle non plus, aucune possibilité d'explication, elle se pelotonna sur la banquette et prit un air hargneux. « Puisqu'il ne veut pas parler, se dit-elle, eh bien je ne parlerai pas non plus; c'est lui qui y perd, ça lui coûtera cher, je porterai plainte pour abus d'autorité et nous verrons... »

Les lumières de la ville apparurent, la voiture obliqua à gauche et l'on pria l'occupante de descendre. Elle y mit son temps et prit un air très digne, ce qui ne l'empêcha d'ailleurs pas d'ouvrir les yeux et les oreilles. Car il y avait là un monsieur assez énervé qui tournait autour de la Renault contrôlant chaque détail et qui pouvait heureusement constater qu'aucune égratignure n'avait été faite à son véhicule. Il prononçait des imprécations assez énergiques à l'égard de son voleur, car il était bel et bien le propriétaire de la voiture. Il en prit possession après avoir déposé une plainte en bonne et due forme et s'en alla fêter Noël. Tout cela prit pas mal de temps, pendant lequel Violette put relever le numéro des plaques et voir un peu à qui elle avait à faire. Quant à Précis, on l'avait fait entrer et il se trouvait dans une sorte de salle d'attente dont les bancs lui parurent plutôt durs. Et il ne put prendre contact avec Violette. Celle-ci fut interrogée sur son identité, son lieu de séjour, son travail et fut relâchée avec l'ordre de se présenter le lendemain à huit heures. Il sonnait vingt-deux heures quand elle sortit du poste. Aussitôt elle se rendit chez elle et se mit à réfléchir...

« Voyons, se dit-elle, que s'est-il passé ? M. Jean a, bel et bien, acheté une voiture et l'homme que j'ai vu tout à l'heure était pourtant le propriétaire légitime. Il n'y a qu'une possibilité : c'est que M. Jean soit monté dans une mauvaise auto sur la place de la gare; c'est d'ailleurs pour cela qu'il a trouvé les clés en place. Par conséquent, si je monte à la gare, je dois trouver une Renault toute pareille qui attend gentiment son propriétaire. » Violette n'hésita pas, elle enfila rapidement son manteau et se dirigea vers la gare. Les passants étaient encore relativement nombreux, plusieurs sortaient de fêtes d'« arbre de Noël » et portaient des sacs en papier. On voyait aussi des bougies clignoter derrière certaines fenêtres. Mais VW ne voyait rien, elle était toute préoccupée de son enquête et voulait faire libérer M. Jean qui ne méritait pas de passer la nuit en salle de police.

Arrivée sur la place, Violette vit qu'elle ne s'était pas trompée, il y avait peu de voitures à cette heure et il y avait là une R 16 couverte de neige qui semblait bien être là depuis quelques heures. Elle était ouverte mais les clés n'y étaient pas. Violette y entra et trouva les papiers tout récents qui portaient le nom de Jean Précis. Il ne pouvait donc y avoir de doute; aussi poussa-t-elle un soupir de satisfaction pensant que tout allait s'arranger



*... J'ai perdu beaucoup de temps avec les clients qui
m'ont entraîné à boire des verres tout en discutant
affaires...*

facilement. Heureusement, elle trouva aussi dans la boîte à gants une liste des détenteurs de véhicules à moteur, ce qui lui permit d'identifier le propriétaire de l'autre Renault. Munie de ces renseignements, elle se rendit à une cabine téléphonique, chercha le numéro de la police et appela. Mais l'homme qui lui répondit n'était pas au courant, il venait de prendre la relève; il savait naturellement qu'il y avait là sous une couverture un voleur de voiture, mais n'était pas en mesure de juger du cas. Il faudrait attendre au lendemain; d'ailleurs une plainte étant déposée, cela compliquait beaucoup les choses.

Violette fut très déçue, car, de plus, l'homme refusa d'informer Précis. Alors elle eut l'idée d'appeler celui qui avait déposé la plainte, oserait-elle à cette heure tardive ? Tant pis, le soir de Noël, les gens ne vont pas au lit bien tôt.

Un peu craintive, elle composa le numéro. L'homme vint lui-même à l'appareil, elle fut extrêmement polie et donna une explication aussi claire que possible. L'homme se mit à rire et prit très bien la chose; il comprit la situation et promit de téléphoner à la police pour retirer sa plainte. Hélas, il rappelait un moment plus tard disant qu'il ne pouvait rien faire par téléphone et qu'il faudrait attendre au lendemain à huit heures pour voir le chef.

Violette lui parla un peu longuement et lui confia que M. Précis devait se fiancer précisément le lendemain et que ce jour serait assombri par cette aventure. L'homme, vivement intéressé, demanda aussi à Violette qui elle était et lui proposa de venir fêter Noël avec sa famille car il avait une fille du même âge qui serait heureuse de faire sa connaissance. Mais en attendant, il lui conseilla d'aller se coucher, car il n'y avait rien d'autre à faire. M. Précis n'étant pas en danger de mort, une nuit de salle de police ne pourrait pas le tuer.

La jeune fille se demanda si elle devait essayer d'appeler un magistrat ou un avocat, mais elle y renonça, comprenant que pour ce soir il n'y avait rien à faire. Elle rentra dans sa belle chambre en pensant à son bienfaiteur qui était couché sur un « grabat d'infamie ». Elle ne dormit guère et bien avant l'heure, elle était prête à se rendre au poste.

* * *

Quant à Précis, après avoir décliné son identité, il fut conduit dans une salle où se trouvaient quelques lits en fer assez rudimentaires mais propres, et invité à se coucher en attendant les décisions venant de plus haut. Il essaya de nouveau de s'expliquer, mais le gendarme ne voulait rien savoir, ça n'était pas son affaire. Il fut tout de même poli, car il avait été étonné d'apprendre que son prisonnier était fondé de pouvoir dans une importante maison de la place; il pensait par devers lui qu'il y avait là un mystère, mais cela n'était pas dans ses compétences. Aussi savons-nous que lorsqu'il reçut les téléphones de Violette et du propriétaire de la voiture « volée », il se borna à prendre note en vue de l'enquête du lendemain qui serait menée par qui de droit.

Jean prit le parti de se coucher, il n'y avait rien d'autre à faire, dormir ? Ce serait autre chose ! Ce qui le chicanait le plus, c'était la perspective du lendemain, être couché ici ou ailleurs, cela lui était assez égal; et quand on a fait du service militaire, on ne se formalise pas trop. Mais passer la journée de Noël, le jour prévu pour ses fiançailles, en salle de police, non, il n'était pas d'accord !

Il desserra sa cravate, ôta son veston et s'apprêtait à se coucher quand il mit la main dans sa poche et y trouva ses clés.

« Puisque elles sont là, se dit-il, c'est que j'ai pris une voiture qui n'était pas la mienne. Oh là là ! *je me suis trompé...* Je pourrai donc aller chez Hélène et lui dire honnêtement : « Jean Précis s'est trompé; penses-tu si c'est stupide, cela m'a conduit presque en prison... »

Là-dessus, il se mit à méditer le petit discours qu'Hélène lui avait fait il y a quelques mois.

Mais il n'eut pas le loisir de philosopher longtemps. On lui amena un compagnon, un homme ivre d'une ivresse bavarde.

— Salut vieux copain, dit-il, tu es déjà là. On est bien ici, il y fait plus chaud que sur les bancs du quai, et c'est gratuit. Ah, vieille branche, salut et joyeux Noël !

Puis d'une voix éraillée il essaya de chanter *Voici Noël, ô douce nuit...*

— Oui, quelle douce nuit, douce nuit, et en bonne compagnie encore... T'as l'air d'un type bien, toi, qu'est-ce que tu fais par ici ?

Puis il continua dans un concert d'éruptions dégoûtantes qui n'avaient rien d'un parfum de prix.

Précis ne bougea pas, ne répondit rien, il espérait que l'ivrogne s'endormirait, ce qui arriva en effet vers les onze heures; mais il se mit à ronfler d'une façon prodigieuse. Jamais Jean n'aurait imaginé qu'on puisse faire un bruit pareil en dormant. Il reprit ses méditations au rythme du ronfleur ce qui leur donnait un sérieux tout particulier... Il pensa à la venue du Christ sur la terre, cet être extraordinaire qui, Lui, ne se trompait jamais, et qui avait voulu s'abaisser, se faire homme pour porter nos misères, nos défaillances et en subir les terribles conséquences. Il pensa à l'étable de Bethléem, à cet enfant qui naissait par terre, ignoré de toute sa parenté réunie pour le recensement. Et il trouva sa situation enviable; il eut un moment de communion intense, et il pouvait dire plus tard que jamais il n'avait eu un si beau Noël.

Toutefois les épreuves n'étaient pas terminées. Vers les trois heures du matin, on introduisit deux citoyens, arrêtés dans un établissement pour scandale public, qui trouvèrent bon de continuer à s'injurier et à se distribuer les obscénités les plus grossières. Jean essaya de les calmer, mais il fut vertement pris à parti par l'un d'eux; et si le gendarme de garde n'était intervenu, cela aurait pu mal finir.

Au bout d'une longue heure, les antagonistes se trouvèrent tout de même à bout de souffle et d'arguments. Le plus méchant s'assoupit et se mit à ronfler, lui aussi, mais sur le mode mineur et à une cadence très différente du premier. Allez dormir avec un tel concert ! Le second, assis sur son lit, ne cessait de bougonner.

Précis se retournait sur sa couche, attendant un matin lent à venir...

Vers les cinq heures, un cantique éclata dans la rue. Les camarades de l'Armée du Salut chantaient Noël avec enthousiasme. Cela ramena Jean à ses méditations et aussi à de meilleurs sentiments à l'égard de ses compagnons. Il pensa que Jésus était aussi né pour eux et les avait aussi aimés, il se demanda comment il pourrait leur témoigner un peu d'amour en cette fête chrétienne, car il se trouvait fort privilégié de pouvoir partager cette foi avec une fiancée comme Hélène...

Il en était là lorsqu'il s'aperçut que l'homme assis avait changé d'attitude, le cantique l'avait aussi touché. Il se frottait les yeux et dit tout haut :

— Ce chant m'a déssaoulé; où suis-je ? On dirait une prison.

— Pas tout à fait, mais presque, fit Précis.
— Quelle affaire... Ma femme doit être terriblement en peine, quelle heure est-il ?

— Cinq heures vingt-trois.

— Je suis souvent rentré tard, mais je rentrais toujours. Pour un soir de Noël, j'en ai fait de belles !... Ah, si au moins j'étais allé à la fête avec ma femme et mes trois gosses, je ne serais pas ici.

Précis s'approcha et posa sa main sur l'épaule du pauvre homme. Ce geste le mit en confiance.

— Je suis serrurier dit-il, et j'ai voulu me mettre à mon compte, car je trouvais que le patron avait tous les bénéfices. Mais ça n'est pas allé, je ne suis pas fait pour être indépendant..., j'ai perdu beaucoup de temps avec les clients qui m'ont entraîné à boire des verres tout en discutant affaires. De plus, je ne pouvais pas avoir mon argent; il me fallait pourtant payer mes fournisseurs et entretenir ma famille. Ce soir, j'ai vu entrer au bistrot cet abruti qui dort comme une souche, c'est un vieux garçon plein de « ronds ». Comme il faisait le glorieux, payant des bouteilles à tort et à travers, je lui ai dit qu'il ferait mieux de me régler ce qu'il me doit, car je n'ai plus un radis. Mais il a mal pris la chose, peut-être parce que c'était en public... Toujours est-il qu'il m'a injurié, me traitant d'incapable... Enfin vous avez entendu ses propos. Comme j'avais un verre dans le nez, et que j'ai parfois le vin mauvais, on a fini par se battre, et je ne sais plus rien depuis... Pauvre femme, pauvres gosses, quel Noël je leur fais, je suis un type fichu; plus je me débats, plus je m'enfonce... Et me voilà pour la première fois dans les mains de la police, c'est du propre...

— C'est une chose d'être fichu comme vous dites, et c'en est une autre de le reconnaître. Puisque vous le constatez honnêtement, c'est le moyen d'en sortir.

— Vraiment, je ne comprends pas.

— C'est Noël aujourd'hui, l'anniversaire de Celui qui est venu « chercher et sauver ce qui était perdu ». Jusqu'à maintenant, vous étiez perdu et vous ne vouliez pas le savoir. Maintenant que vous êtes ici, vous le savez.

— Si je le sais... Et ce chant que les salustistes ont chanté, ma mère le chantait aussi. Il m'est allé droit au cœur.

— Eh bien, c'est pour vous que le Sauveur est venu et Il m'a envoyé ici pour vous le dire.

« Et Jean se fit évangéliste. Il sut montrer la croix et le pardon... » pensa le jeune homme.

— Si je pouvais au moins aller dans une église, dans un temple quoi, je le prierais; je lui demanderais pardon et aussi de la force, et aussi de me sortir du pétrin.

— Pas besoin d'aller dans une église, vous pouvez le prier ici.

— Vous croyez qu'on ose comme ça prier n'importe où ?

— Pourquoi pas ?

— Vous en êtes sûr ?

— Mais oui.

— Eh bien, je veux le faire tout de suite.

Et il s'agenouilla vers son lit et fit la prière du péager, puis en se relevant il dit :

— Je sens que ça va mieux... Que pensez-vous que je doive faire maintenant ?

— Peut-être préparer un cadeau de Noël pour votre femme.

— Ça serait une bonne idée mais je n'ai plus d'argent, je crois que je vous l'ai dit.

— Les plus beaux cadeaux ne s'achètent pas dans les magasins.

— Peut-être. Mais tout de même pas en salle de police !

— Si.

— Comment ?

— Eh bien, voici ce que je vous propose. Je prends une carte dans mon portefeuille et mon stylo et j'écris : « Moi... » Votre nom ?

— Auguste Coudet.

— Donc : « Moi, Auguste Coudet, en ce jour de Noël 1969, je promets avec l'aide de Dieu de m'abstenir de toute boisson enivrante et de ne plus fréquenter les cafés » et vous signez ça. Je pense que vous ne pourriez pas lui faire un plus beau cadeau.

— Pour ça, j'en suis sûr !

— Maintenant voici ce que je vous propose : quand vous serez libéré, vous rentrerez tout droit chez vous et vous fêterez Noël aussi bien que possible.

— Ce sera misérable.

— Mais non, puisque vous serez là en famille. Vous jouerez avec les petits; ils ont quel âge ?

— L'aîné, un garçon, a neuf ans, sa sœur en a sept et le dernier cinq.

— Puis, le lendemain, vous vous mettez au boulot dur et ferme pour liquider les commandes qui sont en travail et qui traînent. Tâchez de choisir les clients qui risquent de payer comptant. En même temps, vous renoncez à entreprendre ce que vous n'avez pas commencé. Puis, le 3 janvier, vous vous présentez à l'adresse qui figure au dos de votre engagement, vous demandez à voir le fondé de pouvoir et on vous engagera comme ouvrier serrurier avec une bonne paie si vous êtes capable; ainsi vous sortirez du pétrin. Vous pourrez toujours travailler un peu chez vous, le soir et le samedi, pour liquider vos fournitures.

— Oh ! il n'y en a pas tant, vous savez. J'achète à mesure, on ne me fait plus crédit. Mais dites-moi, vous, qui êtes-vous ? Je ne vous connais pas !

— Je suis peut-être un ange de Noël !

— Cela ne m'étonnerait pas, mais en tout cas, vous êtes un bon type. Mais vous êtes sûr que ce fondé de pouvoir m'engagera ?

— Oui, j'en suis sûr, il cherche précisément un bon serrurier et il n'en trouve pas.

— Bon alors ! Comme ma bourgeoise prendra soin de la carte, je ne risque pas de perdre l'adresse. Mais, excusez-moi, j'ai tout d'un coup sommeil. Je voudrais seulement vous demander d'avertir ma femme, vous trouverez le numéro de téléphone dans le bottin, je suis le seul Coudet dans cette ville.

Et l'homme fatigué, mais content, sombra dans des rêves profonds.

Toutefois les aiguilles traînaient sur le cadran et le chef des gendarmes ne semblait pas pressé de venir liquider les affaires courantes et libérer Jean Précis. Plusieurs fois, ce dernier avait entendu la sonnerie du téléphone et avait eu une lueur d'espoir, mais rien n'était venu.

* * *

Maintenant, le monde commençait à s'éveiller. On entendait vaguement le bruit des chasse-neige dans la rue, un jour gris se levait lentement. Le gendarme de garde s'étirait et bouclait son ceinturon, les détenus dormaient à côté d'un Jean réveillé comme une souris qui guette le moindre bruit, le moindre indice. Vers les huit heures,

des éclats de voix et de discussions accompagnés de gros rires parviennent jusqu'à Précis. La porte s'ouvrit et un gendarme galonné, que Jean n'avait pas encore vu, apparut dans l'embrasure de la porte et appela :

— Détenu Précis Jean.

— Présent.

— Sortez et venez vous expliquer.

Naturellement notre ami ne se le fit pas dire deux fois, il y avait longtemps qu'il avait plié sa couverture comme il l'avait appris à l'école de recrue, aussi ne perdit-il pas un instant.

Dans le bureau, il trouva Violette et l'homme de la Renault volée et chacun se mit à rire, il n'y avait rien d'autre à faire. Pourtant le lésé retira sa plainte en bonne forme et une conversation tout amicale s'engagea. Jean expliqua comment une telle méprise avait été possible vu qu'il n'avait pas encore l'habitude de sa nouvelle voiture. Et le gendarme très paternel conclut en disant :

— Pourtant, quand on s'appelle Précis cela n'est pas permis !

Jean et Violette s'en allèrent en discutant de leur aventure. La jeune fille s'informa de la santé de son protecteur et demanda si au moins il n'avait pas été molesté ; elle tempêtait après ces gendarmes stupides qui ne voient que la consigne et sont incapables de jugeote. Jean la laissait dire, mais quand elle proposa de porter plainte contre les agents, il la dissuada, lui démontrant que cela ne servirait à rien, et que de toute façon on risquait de ne pas avoir gain de cause contre la force armée. Mais Violette fut difficile à convaincre.

Tout en parlant ainsi, ils s'étaient dirigés vers la gare où ils trouvèrent la voiture patiente et résignée. Comme ils la débarrassaient de la neige dont elle était couverte, un agent s'approcha et leur fit remarquer que le temps de stationnement est limité à deux heures sur cette place, qu'il aurait le droit de dresser une contravention, mais qu'il ne le ferait pas un jour de Noël.

Violette allait répondre un peu sèchement qu'il aurait pu le dire hier soir à ses collègues. Ses yeux lançaient déjà des éclairs. Mais Jean sourit et remercia l'agent de sa magnanimité.

— En voilà encore un, dit Violette. Je les déteste ces ennemis des soles meunières !

— Ils font leur devoir, petite, et cela ne doit pas toujours être agréable. Savez-vous que j'ai pensé envoyer un cadeau de Noël aux deux qui nous ont arrêtés hier soir ?

— Non, mais des fois !

— Oui, j'ai pensé leur faire parvenir un bon pour un repas avec leurs femmes au restaurant des Platanes, ils verront ainsi ce que nous avons perdu.

— Vous êtes trop bon, monsieur Jean !

— Mais non ! Voyez-vous, Violette, j'ai pensé cette nuit à l'amour de Jésus venu sur cette terre de misère et je voudrais montrer ma reconnaissance pour un si grand amour.

— Oh, que vous êtes bon, monsieur Jean ! Presque autant que mademoiselle Hélène.

— Merci, merci, je vais aller lui conter notre aventure. Allez vite déjeuner. Quant à la sole on tâchera de remettre ça avec elle.

— Mais pas avec les gendarmes, au moins ?

— Tiens, ce serait une idée. Je suis sûr que ma fiancée va l'applaudir.

— Vous n'êtes pas sérieux ! Moi, ça me couperait l'appétit.

— Mais non, pas du tout ! Vous verrez, ce sera charmant.

— Invitez encore le propriétaire de la voiture volée avec sa femme pendant que vous y êtes... Il m'a conviée à passer la journée avec sa fille et sa famille.

— Bien, bien ! Cela va faire toute une société ! Il faut encore que je vous demande un service, VW. Vous êtes débrouillarde et, bien que les magasins soient fermés ce matin, vous allez composer un panier de Noël « maison » pour une famille de deux adultes et trois enfants : un garçon de 9 ans, une fillette de 7 ans et un bambin de cinq. Il faut qu'il y ait à manger et aussi un ou deux jouets. Voici cent francs. Vous porterez cela à l'adresse que j'ai notée sur ce papier et vous direz que c'est de la part du papa. J'ai un téléphone à faire puis j'irai raconter l'affaire à mademoiselle Hélène. Elle va être charmée d'apprendre que son fiancé sort de prison.

— Oh, si tous les prisonniers étaient comme vous, cela ne serait pas bien grave, et je demanderais à être gendarme !...

• • •

Jean escalada l'escalier et fit entendre les petits coups de sonnette traditionnels.

— Déjà, s'écria Hélène, comme tu es matinal ! Mais d'où viens-tu ? J'ai voulu te téléphoner plusieurs fois déjà hier soir, puis ce matin. Et quel air tu as, on dirait que tu sors de prison.

— En effet !

Précis avait oublié qu'il n'avait fait aucune toilette et que pour un matin de Noël, le jour de ses fiançailles, il n'était guère présentable, lui toujours soigné et rasé de frais.

— On dirait que je sors de prison ? Eh bien, c'est le cas. J'ai passé la nuit au poste avec des ivrognes.

— Mon pauvre ami, entre vite et raconte-moi ça ; tu n'as pas provoqué un accident au moins, blessé quelqu'un ? S'est-il passé quelque chose de grave ?

— Rien de grave heureusement, mais *je me suis trompé*, voilà tout. Tu l'as dit toi-même, cela peut arriver à chacun, même à Jean Précis, fondé de pouvoir. Et il fallait, paraît-il, que je fasse cette expérience avant nos fiançailles. C'était le dernier moment !

— Tu vas me raconter cela ! Mais attends deux minutes, je prépare le chocolat et j'ai des croissants chauds et du beurre du Pâquier.

Disant cela, elle disparut dans sa cuisine. Jean en profita pour se regarder dans le miroir et il put constater qu'il avait oublié de remonter sa cravate, son col de chemise et ses vêtements étaient chiffonnés. Sa barbe semblait avoir poussé plus que d'habitude. Il murmura : « L'homme naturel n'est guère beau ».

— Qu'est-ce que tu dis, méchant garçon ? Tu es toujours beau pour moi et je te suis particulièrement reconnaissante d'être venu tout de suite ici après cette aventure que tu vas me raconter.

En dégustant le délicieux petit déjeuner, Jean commença son récit.

— Tout d'abord cela est venu parce que je voulais te faire une surprise tout en m'offrant un cadeau à moi-même.

— Je ne comprends pas.

— Oui, j'ai changé de voiture et je ne voulais rien

te dire avant de t'inviter à faire un petit tour et j'aurais ainsi vu ta tête...

— Tu as acheté une R 16 ?

— Voilà toujours le sixième sens ! Comment peux-tu savoir ?

— Ce n'est pas difficile, il n'y a qu'une voiture devant la maison ! Je l'ai vue de la fenêtre de la cuisine et c'est précisément une Renault 16.

— Bon, alors je continue. A moins que tu ne saches déjà ce qui m'est arrivé ?

— Non, vraiment, je ne vois pas la relation entre l'achat de cette machine et ta nuit au poste de police avec des ivrognes.

— Alors voici l'histoire... Mais j'ai un appétit de loup ! Ce n'est pas étonnant, je n'ai pas soupé ou plutôt pas fini mon souper... Donc j'avais pris possession de ma nouvelle machine. Je brûlais de venir te la montrer, mais tu étais occupée par ta fête de Noël. A propos, c'est bien allé ?

— Oui, très bien merci, mes fillettes sont délicieuses. Mais continue, s'il te plaît.

— Naturellement, je voulais l'essayer.

— C'est normal.

— J'ai donc fait le tour du Val-de-Ruz; puis, en rentrant, j'ai pensé que j'avais du courrier à mettre à la boîte. J'ai parqué sur la place de la Gare. Là, j'ai rencontré Violette; nous avons échangé quelques mots et, comme nous étions tous les deux à nous ennuyer, je l'ai invitée à monter et à souper.

— Tu as bien fait, elle devait se sentir seule cette petite.

— Mais voilà le hic : comme je ne connaissais pas encore bien ma voiture et que la place était pleine, je me suis trompé et ai pris une auto toute semblable à la mienne. Nous sommes allés jusqu'au restaurant des Platanes près de Gorgier, et juste après l'entrée, tandis qu'une magnifique sole venait d'atterrir sur nos assiettes, voilà deux flics — pardon deux agents — qui nous emmènent, moi dans une jeep, beaucoup moins confortable qu'une R 16, et Violette dans le corps du délit. Nous ne nous sommes revus que ce matin. Elle a été relâchée, mais moi j'étais coffré comme un vil malfaiteur sans pouvoir m'expliquer ! D'ailleurs, il m'a fallu un bon moment pour savoir ce qui m'arrivait, c'est quand j'ai retrouvé les clés dans ma poche que la lumière s'est faite. Mais Violette n'a pas perdu le nord; elle aussi a trouvé le nœud de l'affaire et a joué si bien du téléphone que ce matin déjà on me libérait. Voilà, je t'ai tout dit.

Comme il se taisait, et avant qu'Hélène eût pu ouvrir la bouche pour poser une question, la sonnette retentit et bientôt VW faisait son entrée souhaitant un joyeux Noël et d'heureuses fiançailles, elle déposait sur la table un magnifique bouquet de roses baccara.

— Il ne fallait pas faire de telles folies, Violette; tu te ruines !

— Monsieur Jean a passé la nuit en prison à cause de moi, je ne sais comment lui témoigner mes regrets; et je viens vous dire que je suis une ingratitude, car j'ai beaucoup trop regretté la sole.

— Pauvre petite, tu n'en as pas mangé souvent ?

— Non, jamais encore. Et celle-là avait terriblement bonne façon...

Tous se mirent à rire et l'on passa un bon moment ensemble.

Un peu plus tard, un commissionnaire apportait un mystérieux paquet, il reçut une bonne-main substantielle, et Hélène s'empressa de déballer. Le colis contenait une magnifique peinture à l'huile représentant la baie d'Auvergnier accompagnée d'une petite lettre ainsi libellée :

Cher Monsieur,

Je regrette infiniment de vous avoir injurié hier soir; mais j'étais furieux de m'être fait « voler » ma voiture. Je regrette aussi d'avoir déposé une plainte qui vous a fait passer la nuit dans une compagnie indigne de vous, et je vous offre ce cadeau à l'occasion de vos fiançailles dans l'espoir que la journée ne sera pas ternie par cette aventure.

Avec mes salutations respectueuses et l'espoir de faire plus ample connaissance.

signé : R. 16. NE 65216.

— C'est chic de sa part, ne trouvez-vous pas ? dit Violette. Vous pourrez orner votre salon, c'est splendide !

— Et je pourrai toujours me souvenir que je ne suis pas infailible, que j'ai besoin de grâce; ce tableau sera un garde-fou de notre bonheur.

— En tout cas, monsieur Jean, je tiens à vous assurer que je ne raconterai rien de tout ceci à l'usine, vous pouvez être tranquille.

— Merci petite, je n'en attendais pas moins de vous. Mais ne vous tracassez pas; ça se saura de toute façon, car ce sera publié dans les *Bonnes Lectures de la Suisse Romande* !

— Chic alors, je vais m'y abonner !

